

PROLOGUE

Ces illustres inconnus

« Mais qu'est-ce que les sœurs peuvent bien faire à part prier toute la journée ? » J'ai entendu cette question dans le réfectoire des hôtes d'une abbaye, pendant mon excursion monastique. Elle n'émanait pas d'un touriste ou d'un retraitant néophyte, mais d'un brave curé de paroisse en vacances. Surprenant, non ? Tout le long de ma route, j'ai glané ici ou là des réflexions du même ordre. Les sœurs et les frères hôteliers qui doivent faire face à un afflux constant de visiteurs n'ont pas contredit mon impression. Les moines et les moniales* sont d'illustres inconnus, à commencer pour beaucoup de leurs coreligionnaires. On les révère comme des parangons de prière. On exalte la sainteté de leur vie. On admire leur sagesse et leur capacité de silence. On les met sur des piédestaux tellement hauts qu'on ne les imagine pas pouvoir en descendre... Ils sont statufiés vivants dans de sublimes postures d'orants et de chanteurs de grégorien*. Pourtant, ces hommes et ces femmes travaillent, souffrent et doutent comme tout le monde... « Qu'y a-t-il de plus infirme qu'un moine ? » rappelait Jean Cassien, l'un des pères fondateurs

* Les mots signalés par un astérisque font l'objet d'une explication dans le lexique, p. 259.

Messagers du silence

du monachisme au v^e siècle. Cette sanctification populaire du moine et de la moniale remonte loin. Elle a été favorisée par toute une littérature et toute une imagerie, souvent très belles, qui continuent à présenter une vision excessivement angélique et lénifiante de la vie monastique. Beaucoup de ces livres et de ces films valorisent la quête d'absolu, la prière contemplative et la vie silencieuse que mènent ces hommes et ces femmes qui sont « morts au monde », selon une expression toujours usitée, qu'employait au xvii^e siècle Rancé, le fondateur de la Trappe de Soligny. Cette idéalisation et cette désincarnation de la figure du moine n'ont pas disparu avec les assouplissements de la clôture et l'ouverture au public des monastères intervenus au moment du concile Vatican II. Le mythe fait de la résistance. « Le religieux intrigue plus qu'il ne provoque la crainte ou le respect, explique l'historien et jésuite Michel de Certeau, disparu en 1986. Il rejoint le sauvage ou le sorcier dans le folklore propre à la France de l'extérieur. Son personnage a valeur d'énigme plus que d'exemple. Il a la figure de l'étrangeté, mais une étrangeté ambiguë qui désigne tour à tour un secret important et un passé révolu. Il fascine comme quelque chose de caché, en même temps qu'il a le statut d'un objet périmé, telle une relique de sociétés disparues¹... » Les moines et les moniales qui m'ont accueilli rient plutôt des bons sentiments qui courent à leur sujet et alimentent la publicité pour des marques de fromages et de produits d'entretien domestique. Ils se montrent davantage – comment dire ? – ennuyés par cette auréole superfétatoire dont on continue à les affubler dans l'opinion : « La vie monastique n'est pas du sentimentalisme ni du romantisme, proteste un moine trappiste comblé d'expériences. C'est une recherche raisonnée, humble et discrète de Dieu. »

1. Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Points-Seuil, 1987.

Ces illustres inconnus

Le 27 mars 1996, le monde apprenait l'enlèvement spectaculaire de sept moines français, qui vivaient dans les monts de l'Atlas en Algérie. Le 21 mai suivant, il était frappé de stupeur en apprenant qu'ils avaient été exécutés. Considérés officiellement comme victimes du GIA, la branche armée d'un groupe terroriste, les frères de Tibhirine sont devenus les icônes d'un témoignage de foi et de charité suprême. La publication des écrits de leur prieur, le frère Christian de Chergé, a révélé l'acte fondateur de sa vie monastique : la rencontre d'un musulman qui perdit la vie pour avoir sauvé la sienne lors d'un accrochage pendant son service militaire en Algérie. « Dans le sang de cet ami, confie-t-il, j'ai su que mon appel à suivre le Christ devrait trouver à se vivre, tôt ou tard, dans le pays même où m'avait été donné le gage de l'amour le plus grand¹... » Dans un autre texte prémonitoire, parlant de sa communauté et de son dialogue fraternel avec l'islam, il écrit : « Donner sa vie par amour de Dieu, à l'avance, sans condition, c'est ce que nous avons fait ou du moins cru faire². » Avec le martyre de charité des moines de Tibhirine, on est aux antipodes de l'image éthérée et désincarnée des moines et des moniales, trop souvent renvoyée. Les frères de l'Atlas vivaient dans la précarité, et non derrière les murs altiers de vastes propriétés. Ils se comptaient sur les doigts des deux mains et vivaient le « martyr », quotidien celui-là, de se supporter les uns les autres, car leur communauté collectionnait des caractères bien trempés. Ils n'avaient pas la possibilité de se fuir les uns les autres, comme dans les communautés pléthoriques et bien installées d'autrefois...

1. Christian de Chergé, Réponse à la revue *Tychique*, cité par Christian Salenson, *Prier 15 jours avec Christian de Chergé*, Nouvelle Cité, 2006.

2. Christian de Chergé, *L'invincible espérance*, Bayard/Le Centurion, 1997.